

# Patristique

## À la lumière des Pères de l'Église. L'inculturation de la Bonne Nouvelle

MARIE-LAURE CHAÏEB

Depuis sa naissance, la forme missionnaire du christianisme le confronte à la question cruciale du rapport aux cultures auxquelles il se propose. Dans l'acte même de transmission de la Bonne Nouvelle, les premiers chrétiens ont opté pour relever le défi de la rencontre des cultures.

En explorant les textes des Pères de l'Église qui ont œuvré pour la transmission de la foi, nous allons voir que leur expérience peut sans doute nous éclairer : car, au-delà des cultures concernées (l'Antiquité tardive ou la culture d'aujourd'hui), c'est du rapport du christianisme à la Vérité dont il est question.

Alors que Jésus s'exprimait en araméen, les évangélistes ont choisi le grec qui leur permettait de diffuser bien plus largement leur message. Le souci d'inculturation (même si le mot est très récent) est donc ontologiquement lié à la foi chrétienne. Et l'expérience des Pères de l'Église peut non seulement nous le prouver, mais également nous fournir quelques principes de réflexion, toujours actuels : comme au temps des Pères, la foi est aujourd'hui un objet « étrange » sinon « étranger » à la culture ; comme au temps des Pères elle cherche cependant à « se dire » de façon audible dans cette culture car elle ne peut renoncer à témoigner de la Bonne Nouvelle qui la fait vivre ; comme au temps des Pères la foi cherche le juste équilibre entre souci de communication et visibilité de son identité propre.

### Les Pères, des fils de leur temps

Il est un fait qui oriente durablement le développement du christianisme : les disciples du Christ ont d'emblée opté pour transmettre son message dans le grec de la *koinè*. Nulle part nous n'avons trace de crainte des évangélistes de « perdre » quelque chose de l'authenticité de la foi en la traduisant l'araméen de Jésus dans une autre langue. C'est le souci de dispenser au plus grand nombre la Bonne Nouvelle qui leur donne l'audace de passer dans une autre culture. Cette impulsion se retrouve avec le même dynamisme tout au long de l'âge patristique : or, le passage d'une langue à l'autre ne se réduit pas une transmutation de vocabulaire mais à épouser toute une nouvelle structure culturelle. Les Pères eux-mêmes d'ailleurs en ont fait l'expérience avant de la proposer à leurs contemporains.

Les biographies des Pères regorgent d'exemples : la plupart d'entre eux ont bénéficié de la formation profane la plus poussée et ont su gravir les échelons de la *paideia* classique pour devenir de brillants avocats, des rhéteurs reconnus, des philosophes accomplis. Ce sont les propres outils de leur formation qu'ils ont mis au service de la foi après leur conversion. Lorsqu'il écrit aux magistrats romains son *Apologétique*, c'est à ses pairs que s'adresse Tertullien, leur rappelant l'idéal de justice qu'ils ont

ensemble cultivé et que ceux-ci semblent avoir oublié puisqu'ils condamnent les chrétiens sans pouvoir leur imputer aucun crime. Lorsque Basile de Césarée rédige pour les jeunes chrétiens son discours *Aux jeunes gens. Sur la manière de tirer parti des lettres grecques*, c'est sur sa propre expérience qu'il s'appuie, lui qui a passé plusieurs années à Athènes pour parachever sa formation de rhéteur. Et l'on ne saurait dénombrer les Pères qui ont connu de l'intérieur les grands courants philosophiques de leur temps, pour y avoir adhéré avant leur conversion au christianisme : cette expérience les situe ensuite de plain-pied avec leurs interlocuteurs dans les débats philosophiques sur leur quête commune de la Vérité. Fils de leur temps, beaucoup de Pères savent discerner les avantages et les bienfaits de l'éducation profane dont ils ont bénéficié. Prenons deux exemples, pendant et après la fin des persécutions. Clément d'Alexandrie peut être considéré comme le premier porte-parole des Pères à ce sujet.

#### *Clément d'Alexandrie (mort vers 215)*

« On n'a pas le droit de condamner les Grecs sur la seule mention de leurs doctrines, et sans s'être engagé jusqu'à la connaissance détaillée de leur doctrine<sup>1</sup>. » Alors que les chrétiens souffraient persécution en raison de rumeurs et de calomnies à leur sujet, il aurait été paradoxal de rejeter la culture grecque par méconnaissance. Il s'agit avant tout d'honnêteté et de respect : on ne dialogue pas authentiquement avec quelqu'un que l'on méprise ou sur qui l'on se méprend. La recherche interreligieuse nous le démontre encore aujourd'hui, dans des termes très semblables. La connaissance de l'autre est aussi importante que la connaissance de soi pour entamer un véritable dialogue.

### **La connaissance de l'autre est aussi importante que la connaissance de soi pour entamer un véritable dialogue**

Clément évoque à plusieurs reprises la « protection » et le service que représente également pour la foi la maîtrise des sciences profanes : « J'appelle "fort" celui qui oriente toutes ses activités vers la Vérité, si bien que, cueillant de la géométrie, de la musique, de la grammaire, de la philosophie même ce qu'elles ont d'utile, il garde bien sa foi à l'abri de toutes les attaques<sup>2</sup>. » Seule la compétence permet d'éviter les pièges des sophistes et recommande le maître aux yeux de ses contemporains. Clément attire même notre attention sur l'impasse que représenterait pour la mission, le fait de se détourner de la culture de son temps pour se consacrer exclusivement à l'approfondissement de la foi. D'ailleurs, l'expérience personnelle de son successeur Origène (185-v. 253) illustre parfaitement ce dilemme : alors qu'il excellait dans la culture de son temps, Origène se fait scrupule dans un premier temps de continuer à cultiver ce talent lorsque son évêque lui confie la charge des catéchumènes d'Alexandrie : « Il jugea inconciliables l'enseignement des sciences grammaticales et l'exercice des disciplines divines, et sans délai il brisa avec l'école des sciences grammaticales, comme inutile et opposée aux sciences sacrées<sup>3</sup>. » Il vend même sa bibliothèque. Mais il est vite rattrapé par les conséquences de son choix... et prend conscience que pour répondre aux pertinentes questions de ses interlocuteurs il doit non seulement se tenir informé mais se montrer d'un avis éclairé pour être capable d'entrer en discussion avec eux, et espérer les convaincre. Il revient alors aux sciences profanes, « de sorte que, chez les Grecs eux-mêmes, cet homme était proclamé un

<sup>1</sup> CLEMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, I, 19, 2 (SC 30), p. 58.

<sup>2</sup> *Ibid.*, I, 43, 4, p. 79.

<sup>3</sup> EUSEBE DE CESAREE, *Histoire Ecclésiastique*, VI, III, 8 (SC 41), p. 88-89

grand philosophe ; [...] aussi estimait-il tout à fait nécessaire, même pour lui, de s'exercer aux disciplines profanes et à la philosophie<sup>4</sup> ».

Enfin, Clément évoque le caractère fructueux du débat avec les Grecs qui constitue le cœur de son expérience : « Nous pratiquons avec eux une gymnastique qui sert à la démonstration de la foi. Bien plus, le contact des dogmes mis en opposition provoque la recherche de la vérité, d'où s'ensuit la connaissance<sup>5</sup>. » Au niveau philosophique et rhétorique, force est de constater que les Pères ont fait fructifier au service de la foi les outils qu'ils avaient appris à manier au contact des lettres profanes. L'utilisation du vocabulaire philosophique devient même à leurs yeux capable de formuler le plus précieux de la foi : lors du concile de Nicée, c'est le terme philosophique *homoousios* (« consubstantiel »), et non pas un mot de la Bible, qui sera choisi comme le plus apte à formuler la nature divine du Fils.

Ainsi la connaissance et l'utilisation des sciences profanes se révèlent-elles non seulement utiles mais indispensables aux yeux de Clément dès le II<sup>e</sup> siècle. Prenant le relais de la réflexion de Clément, après la fin des persécutions, Basile le Grand développe lui aussi les avantages qu'il continue à voir dans la *paideia* classique et en particulier dans la littérature.

#### ***Basile de Césarée (v. 330-379)***

Décrivant aux jeunes gens la meilleure attitude à adopter devant les lettres classiques, Basile résume : « De ce genre d'ouvrages nous ne retiendrons que les bons fruits, l'utile ; le nuisible nous fera fuir<sup>6</sup>. » Le premier service rendu par la littérature profane est donc de permettre aux chrétiens de prendre conscience de leur identité propre par un effet discriminant. Il s'agit d'identifier précisément ce qui n'est pas en résonance avec la foi chrétienne : cette littérature aide donc à « séparer le bon grain de l'ivraie ».

Mais là ne se borne pas son utilité ! Basile poursuit son inventaire : « Si quelqu'un d'autre a composé de semblables hymnes à la vertu, le but de ses propos est le même que le nôtre : accueillons-les<sup>7</sup>. » Lorsque des éléments culturels positifs sont objectivement réparables, pourquoi les boudier ou se sentir gêné ? Les chrétiens – heureusement – n'ont pas le monopole du bien. Accueillir tout bien comme une chance est non seulement un puissant antidote au sectarisme, mais également le signe d'une humilité de bon aloi lorsqu'il s'agit d'éthique.

### **Les chrétiens – heureusement – n'ont pas le monopole du bien**

Cette attitude d'accueil peut cependant conduire à une tentative quelque peu hasardeuse d'absorption. S'il est un aspect que la culture moderne rejette avec effroi, c'est le sentiment de « récupération ». C'est pourquoi nous éprouvons sans doute avec tant d'acuité les limites de l'argument si répandu chez les apologistes selon lequel « tout ce que [les philosophes païens] ont enseigné de bien nous appartient, à nous chrétiens<sup>8</sup> ». Selon les mentalités antiques, une doctrine nouvelle est d'emblée suspecte : seules les doctrines anciennes, dont le temps a éprouvé la valeur, sont dignes de vénération. La nouveauté du christianisme était donc ressentie comme un obstacle majeur pour le faire respecter... Sauf si on parvenait à démontrer que, dans ses racines

<sup>4</sup> EUSEBE DE CESARÉE, *Histoire ecclésiastique*, VI, XVIII, 3-4 (SC 41), p. 113.

<sup>5</sup> *Stromates* I, 20, 2-3, SC 30, p. 58-59.

<sup>6</sup> *Aux jeunes gens. Sur la manière de tirer parti des lettres grecques*, 4

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> JUSTIN DE ROME, *II Apologie*, 13.

juives, le christianisme était même antérieur aux écoles philosophiques grecques les plus réputées ! L'argument, plus ou moins bien manié, est abondamment utilisé par les Pères, notamment pour confectionner de grands panoramas de l'histoire de la pensée mettant la révélation à la source de toute connaissance : « Pour moi, dit Origène, je ne doute pas que Platon ait écrit les maximes du *Phèdre* après les avoir apprises de certains auteurs hébreux ou même, comme on l'a dit, après avoir lu les discours prophétiques<sup>9</sup>. » Ce type d'argument devait provoquer bien évidemment l'indignation des païens.

Il serait donc réducteur de limiter le rapport de la culture à la foi en terme d'« utilité » ou d'« instrumentalité », car la foi ne peut être théoriquement placée en vis-à-vis extérieur à la culture. Certains Pères de la fin de l'âge patristique étaient même si profondément convaincus de la compénétration entre foi chrétienne et culture classique qu'ils se sont illustrés par des entreprises de « sauvegarde » de cette culture profane menacée par l'arrivée des barbares : ainsi Cassiodore ou Isidore de Séville, pour les latins, Jean Damascène pour les grecs.

### **Les Pères, des papys grincheux ?**

Toutefois, il ne faut pas le nier, certains Pères renvoient une image plutôt fâcheuse du rapport au monde, et bien des homélies patristiques présentent le monde comme corrompu, n'offrant que tentations et risque de se perdre. « Le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne connaît pas Dieu<sup>10</sup> » ; « Les chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde<sup>11</sup> » ; dans de nombreuses exhortations en faveur de la virginité ou de la vie religieuse, beaucoup de Pères soutiennent qu'il est impossible d'être chrétien et de vivre dans le monde sans tomber dans l'hypocrisie ou la médiocrité. Cependant, de telles postures doivent être analysées culturellement et dans leur contexte : trois « motifs » au moins sous-tendent ces exhortations et permettent de relativiser quelque peu leur portée.

#### *Le « motif » rhétorique*

Parmi les Pères, nombreux sont ceux qui ont été formés à la rhétorique de leur temps : exhortations enflammées, discours dithyrambiques, art de la formule n'ont pas de secrets pour eux. Formés par les plus grands maîtres, et renommés eux-mêmes pour leur maîtrise de la langue, ils usent (et quelquefois abusent) d'un art consommé du dilemme savamment balancé : le monde est mauvais, mais la religion chrétienne est parfaite. Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce que de longs développements soient consacrés à la noirceur du monde sans Dieu ; ils ne visent qu'à constituer le fond ténébreux sur lequel paraîtra plus éclatante la lumière du salut. « Dis-moi parmi les valeurs de ce monde, quelle est selon toi la plus digne d'estime ou d'envie ? Tu citeras sans doute le pouvoir, la richesse et la considération du monde ! Mais y a-t-il plus misérables biens, si on les compare à la liberté des chrétiens<sup>12</sup> ? »

#### *Le « motif » apologétique*

Les Pères apologistes, dans leur souci de présenter la foi chrétienne aux persécuteurs et de mettre un terme aux condamnations basées sur l'ignorance, abondent dans le sens

---

<sup>9</sup> ORIGÈNE, *Contre Celse*, 6, 19 ; voir aussi CLEMENT D'ALEXANDRIE, *Protreptique*, 6, 70 (SC 2), p. 126.

<sup>10</sup> AUGUSTIN D'HIPPONE, *Commentaire de la première épître de Jean*, IV, 4.

<sup>11</sup> *Épître à Diognète*, VI, 7 (SC 33), p. 67.

<sup>12</sup> JEAN CHRYSOSTOME, « À Théodore », dans *Lettres*, 3, 1-3 (SC 117), p. 59.

de l'opposition au « monde ». En lisant leurs plaidoyers contre le monde de leur temps, nous ne devons pas oublier l'urgence et l'enjeu des vies humaines menacées qui les sous-tendent : « La vérité ne demande pas grâce pour elle-même, car elle ne s'étonne pas de sa condition. Elle sait qu'elle vit ici bas en étrangère, elle s'attend à la haine de ceux qui l'ignorent. Elle sait que sa famille, sa demeure, son espérance, son crédit et sa gloire reposent dans les cieux<sup>13</sup> ». Les panégyriques en l'honneur des martyrs et les Apologies reposent sur cette dichotomie entre la foi et l'esprit du monde : si le monde tue les meilleurs des chrétiens, c'est qu'il est aveuglé par l'erreur ; une exposition ferme et convaincante de ces erreurs devrait alors le dessiller. D'où des tableaux méticuleux des erreurs païennes et des multiples dérives qu'elles engendrent dans des traités *Contre les païens*, tel celui d'Athanase, ou des apologies telles celle de Théodoret de Cyr audacieusement intitulée *Thérapeutique des maladies helléniques*.

### *Le « motif » exégétique*

Pasteurs commentant les Écritures, les Pères sont parfois aussi conduits à des condamnations du « monde » suscitées par les Écritures elles-mêmes. Il n'est, somme toute, pas très étonnant que des commentaires de Romains 12, 2 : « Ne vous conformez pas au monde présent » ou de 1 Jean 2, 15 : « N'aimez ni le monde ni ce qui est dans le monde », aillent dans le sens de sévères reproches adressés au « monde » comme à l'entité opposée au Royaume. L'épître de Jacques recommande même de « se garder du monde pour ne pas se souiller » (1, 27), car « celui qui veut être ami du monde se fait ennemi de Dieu » (Jc 4, 4). Lorsqu'ils les commentent dans le sens du rapport à la culture, les Pères abondent dans le sens des versets les plus « sévères » de Paul : « Dieu n'a-t-il pas rendue folle la sagesse du monde ? » (1 Co 1, 20) ; « Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde » (1 Co 2, 12). D'où les commentaires d'Augustin, par exemple :

*Il y a deux amours : du monde et de Dieu ; là où habite l'amour du monde, nul accès à l'amour de Dieu. Que l'amour du monde cède la place, et que Dieu habite en nous : que le meilleur occupe la place. Tu aimais le monde, renonce à l'amour du monde ; lorsque tu auras vidé ton cœur de tout amour terrestre, tu puiseras l'amour de Dieu<sup>14</sup> ...*

Ces trois « motifs », replacés dans leur contexte, permettent de mieux interpréter ce que les Pères considèrent comme l'esprit du monde et qui ne recouvre pas systématiquement le rapport avec les cultures. Mais il reste que certains Pères se signalent par un rejet polémique de la culture même de leur temps et positionnent leur proposition de la foi comme en vis-à-vis alternatif. À la part de rhétorique, et à celle du caractère personnel, s'ajoute chez certains une théologie effectivement duelle fondée sur la conviction que tout commerce avec le « monde » met en péril le salut personnel. L'exemple de Tatien peut ici servir d'illustration.

Alors qu'il avait suivi les enseignements de Justin de Rome connu pour son ouverture, Tatien prend le contre-pied de la théologie de son maître et prêche une radicale hostilité au monde. Son *Discours contre les grecs* (entre 155 et 172) regorge de critique contre l'hellénisme : sous sa plume toute la culture grecque n'est qu'impiété, immoralité et finalement absurdité ; que ce soit la philosophie, les arts, la médecine, les sciences ou les fêtes, Tatien traite tout avec le mépris d'un « barbare » pour qui cette culture, descendue de son piédestal, n'a rien inventé ni de vrai ni de beau

<sup>13</sup> TERTULLIEN, *Apologétique*, I, 3.

<sup>14</sup> AUGUSTIN D'HIPPONE, *Commentaire sur la première épître de Jean*, II, 8 (SC 75), p. 167-169.

ni de réellement durable : « Nous vous abandonnons tout ce qui est inutile ; et vous, ou bien croyez à nos doctrines ou, comme nous vous cédon les vôtres, cédez-nous les nôtres<sup>15</sup>. » Le *Discours* tourne paradoxalement à l'impasse ! Selon Irénée, Tatien serait à l'origine de la secte des encratistes, vivant dans une austérité excessive. Dans un bref commentaire, Irénée pointe du doigt le problème majeur de Tatien « s'enflant à la pensée qu'il était un maître et se croyant, dans son orgueil, supérieur à tout le monde<sup>16</sup> » : il est finalement impossible de partager la Bonne Nouvelle avec un monde pour lequel on n'éprouve que mépris. Aussi la démarche apologétique de Tatien, qui vise normalement à la conversion, semble-t-elle vraiment paradoxale. Pour lui, choisir le Christ, c'est choisir la Vérité par opposition à l'erreur ; tout ce qui n'est pas le Christ passe alors à ses yeux du côté de l'erreur ; évoquant sa conversion, il répudie la culture qu'il a lui-même enseignée : « J'ai dit adieu à la magniloquence des Romains, et au froid langage des Athéniens, ainsi qu'à vos doctrines incohérentes, et j'ai fait le choix de notre philosophie barbare<sup>17</sup>. »

### **Il est finalement impossible de partager la Bonne Nouvelle avec un monde pour lequel on n'éprouve que mépris**

Ce radicalisme le rapproche de Tertullien à la fin de sa vie : intransigeant et rigoriste, Tertullien se détourne de plus en plus de tout ce qu'il considère comme des « compromis » avec le monde, et opte pour la différence radicale. Déjà vers 200, il esquissait un rapport univoque à la Vérité : « Peut-on associer Athènes et Jérusalem, les hérétiques et les chrétiens, l'Académie et l'Église ? Notre doctrine s'inspire uniquement de la Sagesse de Salomon pour qui on doit chercher Dieu dans la simplicité du cœur. On peut, à ses risques et périls, se constituer un christianisme stoïcien, platonicien ou dialecticien ; nous n'avons souci de qui que ce soit depuis que Jésus Christ est venu, et plus rien à chercher après qu'il a prêché son Évangile<sup>18</sup>. » Mais à partir de 207, il adhère au montanisme qui prêche, entre autres, une austère pénitence pour se préparer à la fin des temps toute proche. Le fidèle parfait devient alors à ses yeux celui qui se retire du monde et rejette avec dégoût toutes les erreurs qui s'y sont diffusées, « bien loin de s'y montrer réceptif ». Vivant parmi des pairs qui ont fait le même choix que lui, « il sera aussi bien protégé que l'est une personne avertie qui reçoit d'une autre non avertie un poison mais qui ne l'absorbe pas<sup>19</sup> ». Comment éprouver encore quelque zèle pour l'annonce si l'on est si profondément persuadé que le monde est définitivement empoisonné ?

Ces figures existent, et nous renvoient à des comportements que nous pouvons toujours croiser aujourd'hui : critique acerbe de la culture moderne, secrète et orgueilleuse conviction de détenir la Vérité alors que le monde court à sa perte, proposition condescendante de la foi à des gens que l'on méprise pour leur peu d'appétit pour la Vérité... C'est finalement la tentation de sectarisme qui guette. Rappelons-nous d'ailleurs que si ces auteurs, et d'autres qui leur ressemblent, figurent toujours dans la liste des Pères de l'Église c'est que, par ailleurs, on leur reconnaît une place particulière dans l'histoire de la théologie : Tatien pour le rayonnement de son

---

<sup>15</sup> TATIEN, *Discours aux grecs*, 24, 2.

<sup>16</sup> IRENEE DE LYON, *Contre les hérésies*, I, 28, 1.

<sup>17</sup> TATIEN, *Discours aux grecs*, 35, 2.

<sup>18</sup> TERTULLIEN, *Traité de la prescription contre les hérétiques*, VII, 9-17 (SC 46), p. 98-100.

<sup>19</sup> *De Idolatria*, 10, 6

*Diatessaron*<sup>20</sup> qui a participé à l'évangélisation de vastes contrées, Tertullien pour son génie en matière d'expression de la foi chrétienne en latin, etc.

La tentation d'ériger le christianisme en contre-culture, en un face-à-face méprisant du monde, n'est absolument pas la plus représentative chez les Pères. Beaucoup plus nombreux sont les témoignages illustrant au contraire le souci d'entrer en dialogue pour proposer la Bonne Nouvelle à des interlocuteurs de tous horizons, comme nous l'avons vu dans notre première partie. L'utilisation de la langue grecque, dès les origines, relève de cette attitude, mais le rapport aux philosophies et sagesse du temps également.

### Les Pères, premiers théoriciens de l'inculturation

Même si le mot « inculturation », qui est très récent, ne pouvait être utilisé par les Pères, ils ont fait l'expérience de cette rencontre et certains l'ont réfléchi selon une dialectique triangulaire entre vérité (ou Logos), Évangile et culture. Les raisonnements ou les images pour articuler ces trois pôles tâtonnent parfois chez un même auteur mais voyons quelques-unes de leurs intuitions.

#### *La Vérité comme miel*

L'image de l'abeille est classique chez les poètes profanes pour évoquer le butinage propice à l'élaboration de la connaissance, voire de la découverte initiatique (cf. le culte d'Artémis, le miel nourriture des Dieux de l'Olympe ou des savants tels que Pythagore, etc.). Basile l'emprunte pour ouvrir de nouvelles perspectives chrétiennes :

*Pour le reste du monde, le plaisir offert par les fleurs se limite à leur parfum, à leurs couleurs ; les abeilles, elles, ont le privilège d'en tirer aussi le miel ; à ce propos, quiconque ne cherche pas seulement l'agrément et le charme dans les croyances de ce genre [la prose antique] peut aussi y récolter un précieux butin pour son âme. Les abeilles sont donc pour nous tout un programme ; c'est à leur exemple que nous déterminons la part que nous devons prendre à ces récits. Les fleurs ne les voient pas toutes les approcher de la même façon ; celles sur lesquelles elles se posent, elles ne tentent pas de les emporter toutes entières, elles prélèvent la dose nécessaire à leur production et se désintéressent du reste ; nous aussi si nous sommes sensés, nous en retiendrons ce qui nous concerne et qui respecte la vérité, nous sauterons le reste<sup>21</sup>.*

Théodoret de Cyr reprend lui aussi cette image :

*Ceux qui savent juger cueillent ce qui en vaut la peine et envoient promener le reste ; [...] c'est d'ailleurs une façon de faire instinctive chez les abeilles, qui se posent aussi bien sur des fleurs douces que sur des fleurs amères : elles y puisent tout le sucre, laissant l'amertume et, avec les divers éléments, amers, âcres, piquants, aigres, elles préparent pour l'homme le miel le plus doux qui soit. Et nous les imitons : dans vos âpres prairies, nous avons pris de quoi vous préparer le miel dont la douceur vous fera du bien<sup>22</sup>.*

<sup>20</sup> Compilation des quatre évangiles en un seul.

<sup>21</sup> *Aux jeunes gens. Sur la manière de tirer parti des lettres grecques*, 4.

<sup>22</sup> *Thérapeutique des maladies helléniques*, I, 126-127 (SC 57), p. 136

Butiner le meilleur de son temps pour y incorporer l'annonce de la Bonne Nouvelle est une première image qui a l'avantage de mettre déjà en pratique ce qu'elle préconise, puisque l'image de l'abeille et du miel est empruntée à la culture classique.

### ***La Vérité comme chemin***

La Vérité n'est pas seulement le but à atteindre, mais déjà accessible en chemin parce que la Vérité est vie et découverte d'un amour qui peut parfois mettre des années à provoquer une authentique conversion : la longue quête de saint Augustin racontée dans ses *Confessions* en témoigne. Et une fois converti, le chrétien doit résister à la tentation d'un savoir englobant sur Dieu qui aboutit finalement à la tentation de l'idolâtrie. Certains Pères sont très sensibles à cette dérive : soit parce qu'ils sont peu réceptifs à la philosophie et qu'ils se méfient de l'orgueil de l'intelligence – tels les ermites qui peuplent les déserts de la Grande Syrie –, soit parce que, au contraire, une longue expérience philosophique leur a donné la sagesse de considérer le processus de recherche comme faisant partie intrinsèque de la démarche vers la Vérité : ils sont ainsi en quelque sorte « protégés » de la déviance gnostique qui prétend tout connaître (*ginosko*) de Dieu. Si la Vérité est déjà en chemin, ce chemin en vertu du Mystère de l'Incarnation passe par les routes humaines :

*Tu cherches par où aller ? Écoute celui qui dit en premier lieu « Je suis le Chemin. » Avant de te dire où aller, il a commencé par te dire par où aller : Je suis, dit-il, le Chemin ; où mène ce Chemin ? « Et la Vérité et la Vie. » Il t'a dit d'abord par où aller, il t'a dit ensuite où aller : « Je suis le Chemin, je suis la Vérité, je suis la Vie. » Demeurant auprès du Père, il est la Vérité et la Vie ; en se revêtant de la chair, il s'est fait le Chemin<sup>23</sup>.*

La méditation assidue du mystère de Dieu fait homme est une source inépuisable d'approfondissement du rapport entre Évangile et cultures. C'est ce qui guide d'ailleurs la réflexion de Grégoire le Grand († 604) interrogé au sujet des méthodes missionnaires employées pour l'évangélisation des Angles :

*Que l'on détruise le plus petit nombre possible de temples païens, mais qu'on détruise seulement leurs idoles [...] afin que, si les temples sont de bonnes constructions, on change simplement leur affectation, qui était le culte des démons pour qu'on y adore désormais le vrai Dieu. Ainsi le peuple voyant que ses lieux de culte ne sont pas détruits, oubliera ses erreurs et, ayant acquis la connaissance du vrai Dieu, viendra l'adorer sur les lieux mêmes où ses ancêtres se réunissaient. [...] En leur permettant ainsi d'extérioriser leur joie de la même façon, on les amènera plus facilement à connaître la joie intérieure, car il est impossible, n'en doutons pas, de tout enlever d'un seul coup à des âmes aussi frustes. Ce n'est pas en bondissant qu'on gravit une montagne, mais à pas lents<sup>24</sup>.*

C'est lorsqu'elle s'inspire concrètement de l'économie du salut que l'évangélisation a le plus de chance de se présenter comme un chemin potentiel.

### ***La Vérité comme une***

L'intuition qui sert de point de départ à la plupart des réflexions des Pères est la conviction que la Vérité est une. Après l'échec de la tentative de Paul à l'Aréopage (Ac 17, 22 s.), les Pères ont tenté d'améliorer leur approche de la Vérité présente chez

<sup>23</sup> AUGUSTIN D'HIPPONE, *Homélie sur l'Évangile de Jean*, traité XXXIV, 9.

<sup>24</sup> GREGOIRE LE GRAND, *Lettres XI*, 56.



leurs interlocuteurs. Justin de Rome est ainsi conduit à élaborer sa théorie du « Logos disséminé » dans le monde : théorie prolongeant l'héritage stoïcien. Pour Justin en effet, si la Vérité est une, alors toute recherche sincère de la vérité (notamment dans les courants philosophiques de son temps) participe, à son niveau, de cette unique Vérité ; mais la Vérité est aussi pour lui un autre nom du Logos qui est lui-même venu se révéler en tant que Verbe incarné :

*Toutes les vérités que les philosophes ont découvertes et exprimées, ils les doivent à ce qu'ils ont trouvé et contemplé partiellement du Verbe. Ce n'est pas que la doctrine de Platon soit incompatible avec celle du Christ, mais elle ne lui est pas en tout semblable, pas plus que celles des autres, stoïciens, poètes ou écrivains. Chacun d'eux en effet a vu du Verbe divin disséminé dans le monde ce qui était en rapport avec sa nature, et a pu exprimer ainsi une vérité partielle<sup>25</sup>.*

Mais grâce à l'incarnation, « nous avons tout le Verbe dans le Christ qui a paru pour nous, corps, verbe et âme<sup>26</sup> ». Cette théorie est la première qui permette de défendre à la fois l'unicité de la Vérité (le Logos) et le caractère positif de chaque quête authentique de la vérité dans les courants philosophiques de son temps<sup>27</sup>.

Clément d'Alexandrie, dans le même sens, considère que la philosophie « est un don de Dieu aux grecs<sup>28</sup> ». Il fait même de la philosophie pour les grecs l'équivalent de la Torah pour les juifs : deux voies de préparation à l'adhésion au Christ lorsqu'il paraîtrait :

*Dieu est la cause de toutes les bonnes choses, des unes immédiatement et pour elles-mêmes, comme de l'Ancien et du Nouveau Testament, des autres par corollaire, comme de la philosophie. Peut-être même la philosophie a-t-elle été donnée elle aussi comme un bien direct aux Grecs, avant que le Seigneur eût élargi son appel jusqu'à eux : car elle faisait leur éducation, tout comme la Loi celle des Juifs, pour aller au Christ<sup>29</sup>.*

En pleine période de persécution, ces auteurs n'ont pas succombé à la pente facile de la diabolisation de l'adversaire ; pour eux, la culture grecque non seulement est en quête de la vérité avec sincérité, mais elle participe elle-même à la Vérité une, selon ses capacités. Ses aspirations les plus profondes sont tendues vers la reconnaissance de la Vérité dans le Christ, même si elle l'ignore ; une présentation du Christ comme un prolongement de ses attentes devrait suffire à la convertir : « Avant la venue du Seigneur, la philosophie était indispensable aux Grecs pour les conduire à la justice ; maintenant elle devient utile pour les conduire à la vénération<sup>30</sup>. »

### **Puissance de l'humilité**

Que retenir du foisonnement de ces exemples et de ces figures patristiques ? Tout d'abord que la question de l'« inculturation » est vécue par les Pères comme une question d'actualité. Leurs tâtonnements entre le souci de marquer la différence

<sup>25</sup> JUSTIN DE ROME, II *Apologie*, 10, 2 et 13, 2-3 (SC 507), p. 349 et p. 363.

<sup>26</sup> *Ibid.*, 10, 1, p. 349.

<sup>27</sup> Il n'est donc pas étonnant que cette expression soit explicitement citée dans les documents du concile Vatican II ; par exemple en *Lumen Gentium* 17 : « Tout ce qu'il y a de germes de bien dans le cœur et la pensée des hommes ou dans leurs rites propres et leur culture, non seulement ne pas le laisser perdre, mais le guérir, l'élever, l'achever pour la gloire de Dieu, la confusion du démon et le bonheur de l'homme. »

<sup>28</sup> *Stromates* I, 20, 1 (SC 30), p. 65.

<sup>29</sup> *Ibid.*, I, 28, 2-3.

<sup>30</sup> *Ibid.*, I, 28, 1.

chrétienne et l'aspiration missionnaire à partager la Bonne Nouvelle passe par le dialogue avec les cultures, géré de façon plus ou moins réfléchie ou théorisée. Il n'en reste pas moins qu'un constat s'impose : tous ceux qui ont voulu ériger le christianisme en contre-culture ont fini dans des groupes sectaires ; tous ceux qui ont voulu établir des concordismes trop rapides se sont vu fermer les portes. La leçon n'est pas difficile à tirer : présenter un christianisme orgueilleux et suffisant nuit à l'annonce de l'Évangile ; en revanche, dans le dur labeur et la longue patience de rechercher des ponts pour entrer en dialogue avec une culture se joue toute la densité du mystère de l'incarnation.

Il s'agit alors de rencontrer Dieu dans le monde, des traces de sa présence dans ses dons, des manifestations de son amour. La tradition biblique connaît cette humilité de Dieu qui ne se dévoile pas dans de grands coups de vent mais dans le souffle d'une brise légère (1 R 19, 11-13) ; cette conviction de foi culmine dans la contemplation du nouveau-né de la crèche : « Celui qui voulait être aimé et non pas redouté a voulu se faire enfant comme les autres hommes », disait Pierre Chrysologue († 450). Pères, tous ces auteurs l'ont été dans le sens où ils ont engendré et exprimé la foi dans des cultures variées, en découvrant ce principe de puissance de l'humilité qui préside à la naissance de Bethléem.

MARIE-LAURE CHAÏEB  
*Université catholique de l'Ouest*

### **Pour poursuivre l'étude**

- ✓ Bernard POUDERON, *Foi chrétienne et culture classique*, coll « Bibliothèque », Paris, Migne, 1998.
- ✓ Philippe CAPELLE-DUMONT (dir.), *Philosophie et Théologie durant la période antique. Anthologie tome I*, coll. « Philosophie et théologie », Paris, Éd. du Cerf, 2009.